Ami du Clergé du 18 mai 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXII. *Pentecôte* : La création surnaturelle, 289.
Sermon pour la Pentecôte. — L'Esprit-Saint dans les Apôtres et en nous, 290.
Courtes instructions sur la Morale. — X. Les causes du péché, 292.
Panégyrique de sainte Angèle de Mérici. — Elle fut la femme forte, 294.
Sermons pour une Première Messe. — II. Nos devoirs envers le sacerdoce, 296.
Entretiens sur l'Action catholique. — XI. Action catholique et Ecole neutre, 300.
En lisant. — La T. S. Trinité dans la vie chrétienne, 301.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXII

Pentecôte

LA CRÉATION SURNATURELLE

Emitte Spiritum tuum et creabuntur.
Envoyez votre Esprit et la création aura lieu.

Mes frères,

Nous nous extasions devant les œuvres de l'homme ; nous admirons avec raison toutes les inventions, toutes les découvertes de son génie et toutes les applications qu'il sait en faire. Incomparablement plus belles sont les œuvres du monde surnaturel. Mais qui les aperçoit ? Qui les connaît ? Qui y prête attention ? Qui s'arrête à ces merveilles de la Sagesse et de la Puissance divines ? La solennité de ce jour nous en rappelle quelques-unes, et je vous invite à les contempler, à vous mettre bien en face des prodigieuses créations de l'Esprit-Saint.

I. — *L'Incarnation*

Tandis que, au sein de l'adorable Trinité, le Père s'épanche de toute éternité dans le Fils, que le Père et le Fils s'épanchent dans l'Esprit-Saint, lui, le terme de ce mutuel épanchement, il est en apparence le seul infécond. Cette infécondité apparente est-elle une marque d'infériorité et de stérilité ? Non point. Loin de là : si le Saint-Esprit est infécond au sein de la Trinité, il a en dehors une fécondité infinie.

Je devrais vous la montrer se manifestant dans le mystère de l'Incarnation du Verbe et de la Maternité divine de Marie. C'est bien là l'œuvre par excellence de la troisième Personne, qui laisse loin derrière elle la Création et plus encore toutes les productions humaines. L'ange n'a-t-il pas dit à la Vierge de Nazareth : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, sa Vertu vous couvrira de son ombre, et ce qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu » ? A Joseph aussi il a été dit : « Ne crains pas de prendre Marie comme épouse, car ce qui est né en elle est le fruit du Saint-Esprit. » Cet événement est la merveille qui n'a été ni égalée, ni surpassée. Mais si incomparable soit-elle, je n'insiste point, parce qu'elle fait l'objet des fêtes de l'Annonciation et de la Maternité de Marie.

II. — *L'Eglise*

Ce qui est l'objet spécial de la fête de ce jour, c'est la formation pour le Christ, par l'Amour vivant, personnel, infini, qui est le Saint-Esprit, d'une épouse digne du Verbe fait chair, la Sainte Eglise. Il va la tirer, pendant le sommeil de la mort, des flancs du Christ ouverts par la lance du soldat, sous le double symbole du sang et de l'eau qui en ont jailli. A cette épouse sainte, immaculée, sans rides, il va donner tous les joyaux divins qui en rehausseront la beauté, *quasi sponsam ornatam monilibus suis*. Il va lui imprimer les grands caractères de son amour, les marques qui la distingueront à jamais.

1. L'amour personnel du Père et du Fils est un : il les unit l'un à l'autre dans l'unité d'un même amour. Or, il imprime à l'Eglise le sceau de cette *unité* ineffable : *Unus Deus, una fides, unum baptisma*. Contemplez ce spectacle : unité de dogme, unité de morale, unité de culte, unité de hiérarchie. L'amour seul de l'Esprit-Saint unit le Pape au clergé, le clergé aux fidèles, les fidèles entre eux : il les fait vivre de la même vie divine ; il les lie en un même corps mystique dont il est l'âme. Quelle indestructible Unité ! En regard, voyez les variations indéfinies des sectes dissidentes, leurs déchirements.

2. L'Esprit-Saint imprime, en second lieu, le sceau divin de l'*universalité*. Dans la Trinité, l'amour est illimité, immense, infini. Or, voilà le signe de l'Epouse du Christ : l'amour large comme l'univers, étendu comme les siècles, aussi ancien que le monde. Considérez cette Eglise universelle : pas de limite, pas de bornes, pas de barrière qu'elle ne franchisse. Qui pourrait lui dire : « Tu viendras jusque là, tu ne dépasseras pas ce terme » ? Et réfléchissez, m. f., à la dilatation de cette unité : l'amour incessant, surabondant, plein, débordant, qui inonde et couvre la terre par la parole, par la hiérarchie, par le culte, par les sacrements, ces canaux, ces fleuves qui lui servent à s'épancher sur toutes les âmes, sur tous les peuples.

3. L'Esprit-Saint, qui en l'adorable Trinité est *éternel*, en imprime le sceau dans l'Eglise. Son amour, plus fort que tous les tyrans, que tous les bourreaux, que toutes les persécutions et oppositions de ses ennemis, est toujours vivant en elle. Que n'a-t-on pas tenté, les hommes et l'enfer, pour anéantir cette divine société ? Les siècles en passant devant son trône la saluent Reine de tous les siècles, du temps et de l'éternité. D'elle, comme de son divin Fondateur, que ses ennemis faisaient le geste de lapider, il est vrai de dire : « Et passant au milieu d'eux, elle poursuit son chemin. » L'âme tranquille, certaine d'être dans la main de Dieu, elle continue sa mission. Hier, ne voyions-nous pas le muphti d'Alger, entouré des imans, et le grand rabbin accompagné des notables juifs, s'incliner devant le légat du Pape, à l'occasion du Congrès eucharistique ?

4. L'Esprit-Saint marque l'Eglise du sceau divin de *la charité* et de *la sainteté*. Suivant le mot de S. Augustin, deux amours, comme deux cités, se partagent le monde : l'amour de soi et l'amour de Dieu, l'égoïsme et la charité. Ces deux amours s'excluent et se combattent ; ils sont séparés l'un de l'autre par des abîmes. Tous deux ils veulent possé-

der l'univers et y établir leur règne. Or, quand David disait : « Envoyez votre Esprit, » l'égoïsme dominait souverainement, puisque « toute chair avait corrompu sa voie » ; l'amour de soi avait fait du monde païen un lieu de débauche, de crimes, un enfer. L'Esprit-Saint en sa venue a rempli l'univers du plus sublime héroïsme, des plus éclatants prodiges de charité, de dévouement, de sacrifice.

III. — *Dans les âmes*

En descendant dans une âme, il y verse un double amour : l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

1. *L'amour de Dieu,* dans les saints, s'élève jusqu'à des transports brûlants, jusqu'à l'extase, jusqu'à une fièvre divine, qui parfois les soulevait au-dessus de terre, qui faisait dire à un François Xavier, entre autres : « Assez, Seigneur, assez ! » Il va aussi jusqu'au mépris le plus complet de soi. « Que veux-tu que je te donne ? » demandait Jésus à S. Jean de la Croix. — « Souffrir et être pour vous un objet d'abjection, » répondit le saint.

L'amour de Dieu, dans les saints, a fait les apôtres. Il a allumé et continue d'allumer en leur cœur un incendie de zèle, une soif des âmes, qui les dévorent et leur inspirent les sentiments du Christ et de ceux dont la flamme divine s'est emparée : « *Ignem veni mittere in terram... Sitio... Impendam et superimpendar...* »

L'amour de Dieu fait les saints. Un saint, qu'est-ce que c'est ? C'est une âme qui ne vit plus que de l'amour divin, qui est morte à elle-même, que l'amour de Dieu consume.

L'amour de Dieu fait les martyrs. Son feu est plus véhément, plus brûlant, plus fort que le fer, que les flammes, que les tortures. « Ni la mort, ni la vie, s'écriait S. Paul, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence,... ni aucune créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu. »

L'amour divin a fait les pénitents et les anachorètes, ces martyrs volontaires de la mortification, qui les faisait se nourrir de jeûnes, d'austérités, de sacrifices, comme d'autres se repaissent de luxe, de plaisirs, de jouissances.

L'amour divin fait les vierges. Quelle création que celle-ci ! De quoi s'agit-il ? De vivre à la manière des anges dans la chair, au centre des passions, exposé au feu de la concupiscence, au milieu des séductions du monde ; et cela non pas en passant, non pas un jour, mais toute la vie.

L'amour divin a créé les Ordres religieux, ces familles qui renouvellent et perpétuent les communautés chrétiennes de la primitive Eglise, dont il est dit qu' « il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme » ; terres fertiles où s'épanouissent, comme autant de fleurs odorantes, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance parfaites, et qui sont la plus belle parure, l'honneur, la gloire de l'Epouse du Christ. — L'amour divin a fait, entre autres familles religieuses, les contemplatifs, il a porté des milliers d'âmes au sommet des montagnes mystiques, il leur a enseigné la science des divines contemplations, des saints ravissements.

2. Voilà les œuvres de l'amour de Dieu ; voici, en abrégé, celles de l'amour du prochain.

Elevé à la plus haute puissance dans le cœur des saints, il a créé toutes les merveilles, il a opéré tous les prodiges de charité, de dévouement, de compassion, d'assistance que la terre a connus depuis deux mille ans. Il faudrait des volumes pour dresser seulement la liste de toutes ces institutions où toutes les misères humaines, celles du corps, celles de l'esprit, celles du cœur, trouvent un asile, un refuge, un soulagement, un réconfort. Et pour l'assurer à tant d'infortunés, d'affligés, de déshérités, il a suscité des milliers d'hommes et de femmes qui se sont faits les serviteurs, que dis-je ? les esclaves volontaires de leurs frères ; il en a peuplé, afin qu'ils puissent se dévouer à toutes les misères, panser toutes les plaies les plus repoussantes, il en a peuplé les orphelinats, les refuges, les hôpitaux, les hospices d'incurables et d'anormaux, les maisons d'aliénés, les prisons, les bagnes, les colonies pénitentiaires.

* *

« Envoyez votre Esprit, » demandait le Roi-Prophète, et il ajoutait : « Et vous renouvellerez la face de la terre. » Cette rénovation, elle est plus nécessaire que jamais. Au sens moral, de l'avis de tous ceux qui observent et réfléchissent, le monde actuel est à refaire. C'est avec raison qu'on le dit à l'envers et comme désaxé. Toutes les notions sont faussées, les principes sociaux sont renversés ; il s'ensuit une effroyable perversion des esprits et des cœurs ; il n'y a plus ni sécurité, ni stabilité, ni confiance, parce qu'il n'y a plus ni véracité, ni honnêteté.

A relever ces ruines, à restaurer cet édifice, les hommes ne sauraient suffire : l'œuvre est trop gigantesque. Il y faut Dieu ; il y faut ce que dans les sphères politiques on appelle « les forces spirituelles, » n'osant pas les appeler de leur vrai nom qui est *la Religion,* c'est-à-dire le retour à l'enseignement chrétien, à la vieille morale de nos pères.

Redisons-la donc, l'invocation du Psalmiste, avec toute l'ardeur de nos désirs. Qu'il daigne, le divin Esprit, descendre sur le chaos de notre société ! Que de son souffle tout-puissant il dissipe les éléments de désordre, de mort, et fasse revivre les éléments de résurrection et de vie ! Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA PENTECOTE

L'ESPRIT-SAINT DANS LES APÔTRES ET EN NOUS

Mes frères,

Depuis dix jours, les Apôtres et les disciples, fidèles aux dernières instructions de Jésus, attendaient au Cénacle la venue de l'Esprit-Saint... Le Cénacle avait déjà vu bien des événements, depuis quelques semaines : la consécration de la première Hostie, et l'offrande du Christ à son Père pour l'immolation de la Croix ; la claustration des Apôtres terrifiés après l'arrestation du Maître et leur lâche abandon ; le retour de Jésus ressuscité, pardonnant toutes les lâchetés et tous les reniements : « Ne craignez pas... C'est moi ! »

Et c'est là, parmi tant de souvenirs, qu'ils attendaient la venue de l'Esprit d'amour, de force et de lumière ! Oh ! qu'elle dut être sanctifiante cette retraite au Cénacle, en compagnie de la Vierge en qui l'Esprit lui-même avait autrefois formé le corps de Jésus !

Mais voici que le miracle s'accomplit. Vers neuf heures du matin, en ce jour de la Pentecôte, il se produit un grand bruit, comparable à celui d'un vent impétueux. Des langues de feu apparaissent et vont se poser sur chacun des disciples... L'Esprit-Saint

descend en eux. Il les remplit de ses dons. Et aussitôt, voilà que tous se mettent à prêcher le nom de Jésus aux foules qui se pressent autour d'eux.

Les Apôtres ne sont plus les mêmes ! L'Esprit-Saint les a transformés. Essayons de mesurer l'amplitude de cette transformation. Nous pourrons ensuite nous demander pourquoi cet Esprit, qui nous a été donné à nous aussi, et qui vit en nous, ne produit pas dans nos âmes de semblables transformations.

I. — *L'Esprit-Saint dans les Apôtres*

« Ils ont bu trop de vin nouveau ! » disaient, le jour de la Pentecôte, certains Juifs, peut-être ceux qui avaient mieux connu les Apôtres et qui maintenant étaient stupéfaits de leur enthousiasme. Tant de zèle, tant d'ardeur chez eux n'était évidemment pas ordinaire ! Il suffisait d'avoir vécu quelque peu en leur compagnie, à la suite de Jésus, ou d'avoir suivi d'assez près les événements de la Passion, pour savoir que ces anciens pêcheurs n'étaient point de la pâte dont on fait les manieurs de foules et les chefs de partis.

Maintenant, ils se mettaient à enseigner le peuple et le gagnaient à la doctrine du Crucifié, eux qui, il y a quelques semaines à peine, ne comprenaient même pas l'enseignement de Jésus : « Vous ne me comprenez donc pas ?... Vous n'avez pas encore compris ! » leur répétait sans cesse le Maître. Volontiers, alors, on eût plaint Jésus de s'être donné de tels collaborateurs : « Vous êtes la lumière du monde... Allez, enseignez toutes les nations. Qui vous écoute, m'écoute... » Vraiment, qui donc alors aurait pu voir en eux les représentants de Dieu et les porteurs de la vérité ?

Ils étaient ignorants, et ils étaient lâches !... Un caractère viril, — un homme ! — ne rougit pas de ses convictions. Quand de plein gré on s'est donné un chef, et qu'on lui a promis de le suivre jusqu'au bout, on ne l'abandonne pas à l'heure du danger. Eh bien ! eux, ils avaient fait cela. Ils avaient spontanément prêté serment de fidélité à Jésus, et à l'heure de son arrestation pas un seul n'était resté près de lui ! Ils avaient couru s'enfermer au Cénacle, par crainte des Juifs... Non ! vraiment, jusqu'ici ils n'avaient rien des héros ni des conquérants !... Et maintenant, les voilà prenant la parole en pleine rue, devant des milliers de Juifs... Voilà leur chef, Pierre, qui ose proclamer la divinité de Jésus, et affirmer que la Victime de Caïphe et des Princes des prêtres était réellement le Fils de Dieu... Assurément un tel changement d'attitude n'est pas compréhensible !

Ces Galiléens ne poursuivaient-ils pas quelque triomphe humain ? N'auraient-ils pas maintenant l'espoir d'établir à leur profit le royaume que Jésus avait annoncé ? Ils ont tellement compté sur cette royauté terrestre !... Il n'y a pas si longtemps que Pierre demandait à Jésus ce qu'il recevrait pour l'avoir si loyalement servi. Et Jacques et Jean n'ont-ils pas laissé leur mère demander à Jésus, pour eux, une bonne place dans le royaume futur ? Et puis, rappelez-vous leur dernière parole à Jésus, avant qu'il ne monte au ciel : ne concernait-elle pas encore le royaume d'Israël ?

Mais non ! Maintenant pour les Apôtres il n'est plus question de royaume terrestre : leurs idées sont changées ; sur ce point aussi, ils sont transformés... Ils n'ont pour toute ambition que de faire connaître la divinité de Jésus. Et pour cela, simplement, ils encourent la colère des prêtres, qui ne se sont pas radoucis depuis la mort du Christ... Pour cela, ils sont prêts à comparaître devant les tribunaux, à subir la prison et la flagellation... Pour cela enfin, pour le seul nom de Jésus, ils sont capables d'endurer les supplices et d'affronter la mort elle-même... Evidemment, le changement est complet, extraordinaire, humainement inexplicable !

Mais, à nos yeux de chrétiens, tout cela s'explique. L'Esprit-Saint est venu en eux. Et parce qu'ils se sont abandonnés tout à lui, il les a pénétrés, embrasés, transformés... Il les a divinisés, en quelque sorte : ce n'est plus seulement Pierre, ou Jacques ou Jean qui parle, c'est l'Esprit-Saint qui parle par leur bouche ; au contact de cette Personne divine, tout leur être a été surélevé : leur cœur s'est enflammé de l'amour le plus désintéressé, leur intelligence a été illuminée et leur volonté d'aimer, de servir et de conquérir pour le Christ, est devenue plus forte que la mort !

Certes, ils ne seront pas dispensés des souffrances et des luttes. Ils restent, malgré tout, des hommes ! Mais, parce qu'ils ont décidé d'obéir à Dieu et à la grâce, de faire tout ce que demande son amour, l'Esprit-Saint lui-même est venu magnifiquement au secours de leur faiblesse : il leur a donné ses vertus et ses dons ; des merveilles vont pouvoir s'accomplir.

Les envoyés du Christ sont maintenant à la hauteur de leur sublime mission. Par eux, l'univers pourra désormais apprendre à connaître et à aimer le Dieu d'amour... Par eux, l'Evangile s'infiltrera, rayonnera et triomphera jusqu'aux extrémités du monde.

II. — *L'Esprit-Saint en nous*

Le jour même de la Pentecôte, un grand nombre de Juifs, touchés par la prédication des Apôtres, demandaient à Pierre : « Que faut-il que nous fassions ? » Pierre leur répondit : « Faites pénitence ! Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez le don du Saint-Esprit ! »

Ainsi, par la grâce du baptême, et, si nous l'avions perdue, par le sacrement de Pénitence, nous avons, nous aussi, reçu le Saint-Esprit ; nous sommes devenus ses temples vivants, sa demeure de prédilection. Et à la confirmation il a versé dans notre âme « la plénitude de sa sainteté, de sa science et de sa vertu » (S. Thomas).

D'où vient qu'ayant en nous l'Esprit qui avait changé les Apôtres, nous soyions si peu transformés, si peu surnaturalisés, et que nous demeurions si lamentablement figés dans notre médiocrité, avec nos penchants mauvais, nos défauts et nos péchés ?

M. f., c'est un fait certain : l'Esprit-Saint qui habite en nous est disposé à nous embraser, à nous diviniser, comme il avait embrasé et divinisé les Apôtres au matin de la Pentecôte... Mais, ne l'oublions pas, nous sommes des êtres libres, et parce qu'il respecte notre liberté, l'Esprit-Saint ne veut pas nous imposer ses grâces sans que nous les lui demandions. N'est-il pas normal, d'ailleurs, si nous voulons obtenir quelque chose, que nous reconnaissions d'abord notre misère, notre impuissance et notre dépendance du Créateur, en sollicitant humblement ce que nous désirons ? D'un autre côté, nous sommes ici-bas pour mériter le ciel : il est donc évident que même si nous le prions ardemment, le Saint-

Esprit ne nous transformera pas sans nous. Si nous voulons être changés comme les Apôtres, nous devons prier et nous devons lutter !

Dites-moi, m. f., avez-vous demandé à l'Esprit-Saint de venir à votre secours ? Lui avez-vous demandé ses grâces de force et de lumière ? Nous songeons encore à le prier pour la réussite d'une affaire, pour arranger une situation, pour rétablir une santé ébranlée... Mais lui demander de s'emparer plus complètement de nous, de s'établir plus profondément au cœur de notre vie, laissez-moi vous le dire : cela ne nous intéresse guère. Jusque dans nos prières, nous sommes trop pris par la vie extérieure, par la recherche du bonheur terrestre... Ah ! pourquoi faut-il que nous marchions toujours les yeux fixés à terre, sans songer à notre destinée éternelle et à notre véritable vie !... En nous, de par la présence de l'Esprit-Saint, il y a des possibilités pour une splendide transformation de notre âme. Si malgré cela nous restons les mêmes, c'est d'abord parce que nous ne prions pas.

Et cependant prier ne suffit pas : il nous faut agir, il nous faut travailler. Même avec le Saint-Esprit dans l'âme, il nous faut lutter. Et c'est heureux, car quels mérites nous vaudrait une sainteté reçue toute faite, et de quel droit prétendrions-nous au ciel pour une œuvre où nous n'aurions eu aucune part ?

Oui, avec l'Esprit-Saint, nous devons lutter et nous devons vaincre ! Les plaisirs n'en demeurent pas moins alléchants pour notre nature viciée, et nos sens n'en sont pas moins avides de bonheur et de satisfactions immédiates, car les effets du péché originel subsistent toujours. Tiraillés par nos passions mauvaises, grisés par l'attrait des plaisirs, harcelés par les assauts du monde et du démon, c'est notre volonté, aidée de la grâce assurément, mais c'est elle qui doit tenir ferme sur la route du devoir, et savoir dire à toutes les sollicitations mauvaises : « Je ne veux pas de vous ! »

En réalité, dans cette lutte pour la plus belle vie de notre âme, on ne peut pas dire : « Voilà ma part et voilà la part de l'Esprit-Saint ! » Il n'y a pas juxtaposition, il y a compénétration des forces, et tout ce que nous faisons dans l'ordre surnaturel est en même temps l'œuvre du Saint-Esprit et notre œuvre. C'est bien nous qui agissons ; mais c'est lui qui par ses grâces de force et de lumière nous incline à faire le bien et nous permet de vaincre les attaques de nos ennemis. Dans sa bonté et dans sa miséricorde infinies, il trouve le moyen de s'infiltrer jusqu'à notre volonté et d'y concilier son action avec notre liberté.

* *

Faisons confiance à l'Esprit-Saint, il saura tenir son rôle. De notre côté, après avoir prié, agissons, travaillons de toutes nos forces à nous renoncer nous-mêmes, à nous dégager de notre imperfection et de notre médiocrité pour suivre absolument, sans restriction aucune, les inspirations de l'Esprit de force, de lumière et d'amour. Si nous faisons cela, réellement, nous aussi nous nous transformerons. Comme celle des Apôtres, toute notre vie sera changée. Par la vertu de l'Esprit-Saint, comme eux, nous deviendrons plus vaillants, plus forts et plus aimants, et comme eux, nous deviendrons de vrais chrétiens, les fidèles disciples de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

X

LES CAUSES DU PÉCHÉ

Mes frères,

Le péché est une désobéissance volontaire à la loi de Dieu. Ou bien cette désobéissance est grave : alors le péché est mortel, il sépare de Dieu l'âme, qui perd la vie surnaturelle donnée par la grâce, et mérite la peine éternelle de l'enfer. Ou bien le péché ne revêt pas tous les caractères de gravité : il est véniel, n'enlève pas la grâce sanctifiante, ne l'amoindrit même pas, mais diminue la ferveur de la charité ou amour de Dieu, engendre la tiédeur, dispose peu à peu au péché mortel, et mérite une peine temporelle.

Mais d'où vient le péché ? 1° Quelles sont les causes qui nous poussent à pécher ? 2° Comment nous poussent-elles ? Telle est la double question que nous examinerons aujourd'hui.

I. — *Quelles sont les causes qui nous poussent à pécher ?*

La cause du péché, c'est notre volonté libre et abusant de sa liberté pour consentir au mal. Mais si notre volonté demeure libre, il n'en est pas moins vrai que des influences peuvent nous déterminer à mal faire. Les causes qui poussent notre volonté à pécher sont de deux sortes : elles sont intrinsèques, c'est-à-dire en nous, ou extrinsèques, en dehors de nous.

1. *Les causes intrinsèques, intérieures, sont les passions.* Par suite du péché originel, l'esprit est dominé par la chair ; il n'y a plus équilibre entre les penchants qui inclinent vers les biens sensibles et ceux qui poussent vers les biens spirituels. En chacun de nous opère activement le mal, ce vieux levain que porte l'humanité déchue. Déjà le prophète avait entendu les incrédules s'écrier : « Loin de nous la science qui nous découvre le chemin du salut. Importune et alarmante, elle nous poursuit de ses lumières, et nous ne pouvons, à cause d'elle, savourer sans remords le plaisir défendu. *Noluit intelligere ut bene ageret.* » (Ps. XXXV, 4). — A d'innombrables siècles de distance, le chancelier de l'Hôpital tenait à ses contemporains le même langage : « Je me figure qu'il vous faudra un autre décalogue, parce que celui du Dieu vivant est trop rude pour vous et contraire à vos mœurs, appétits et sens naturels. »

Oui, voilà le motif déterminant qui précipite définitivement chacun des membres de la famille humaine dans l'indifférence religieuse et amène la défection de l'ensemble. « Vous me dites, écrivait Pascal : J'aurais bientôt quitté mes passions, si j'avais la foi. Et moi, je vous dis : Quittez vos passions et vous aurez bientôt la foi. » Ne sont-ce pas nos passions, qui, par intérêt, suppriment en nous la vérité ou la corrompent ? Les sophismes doctrinaux, malgré leur malfaisance, séduisent moins d'hommes encore que le despotisme des sens n'en asservit. « Entre nous et vous, Messieurs, s'écriait un jour Mgr d'Hulst, c'est moins une question de dogme que de vertu. »

Ce dérèglement des passions s'appelle *concupiscence.* L'apôtre S. Jean (I, II, 16) énumère trois formes principales de la concupiscence, auxquelles

on peut rattacher les sept vices principaux ou capitaux : *la concupiscence de la chair*, qui porte à l'impureté, à la gourmandise et à l'oisiveté; *la concupiscence des yeux*, qui fait désirer tout ce que l'on voit et qui porte à l'avarice et à l'envie ; enfin *l'orgueil de la vie*, qui est le péché capital d'orgueil, fait naître la soif désordonnée des honneurs, de la gloire et porte encore à la jalousie et à la colère.

2. *Les causes extrinsèques, extérieures*, sont le monde et le démon.

a) Le monde, ce n'est pas précisément l'ensemble des hommes qui vivent dans la même société que nous, mais c'est le monde considéré comme « agent de perversion. »

Ses *fausses maximes* se dressent contre le magnifique « Sermon sur la montagne » et proclament malheureux ceux que le Christ proclame bienheureux. Il assimile les actions de la morale aux données des sciences inachevées que l'expérience retouche et perfectionne tous les jours par des approximations meilleures. Les notions fondamentales de la morale sont contestées, discutées, démonétisées ; le devoir est regardé comme une convention sociale ou un legs tardif des vieux âges, qu'on accepte tant qu'il ne gêne pas l'action, comme une barrière qui cède quand on la presse, comme une limite qui recule quand le « moi » veut s'élargir. On s'exerce dans l'art de nuancer la morale et de l'adapter aux milieux selon la loi de l'évolution, de la rendre perméable à toutes les influences de la littérature et de l'école. Et les maximes pernicieuses : « Il faut que jeunesse se passe, — Il faut qu'elle jette ses gourmes, — Il faut être large, — Il faut être à la page », prennent l'allure de principes.

Sans vergogne, le monde fait étalage de *spectacles* nombreux par le théâtre, le cinéma, la radio, la danse, la mode, etc., spectacles où souvent la vertu est bafouée et le mal présenté avec de faux attraits.

Le monde se moque des bons, qu'il accuse de ne rien connaître à la vie, vante les méchants adroits, intelligents, dont les actions sont bonnes, puisqu'elles sont avantageuses et rapportent.

Et dans le monde les *mauvais exemples* pullulent et entraînent au mal.

Voilà ce qu'on appelle le monde, celui que le Christ a maudit : « Malheur au monde, à cause de ses scandales ! » (Mt., XVIII, 7).

b) De l'extérieur nous avons encore à redouter l'action du *démon*. Celui-ci est l'ennemi de Dieu, à qui il n'a pas voulu se soumettre. Il est envieux de l'homme, appelé au ciel dont lui-même est déchu. Il a poussé Eve au péché; il a tenté Notre-Seigneur lui-même ; il a excité Judas à trahir son Maître (Jo., XIII, 2). Sans cesse il veut nous faire tomber dans le péché, en proposant à nos sens, internes et externes, des objets sensibles capables d'émouvoir en nous les mauvaises passions. Aussi S. Pierre donne-t-il un avertissement que nous ne devons pas oublier : « Soyez sobres et vigilants, car votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer. » (I, v, 8).

II. — *Comment ces causes du péché nous poussent-elles ?*

Ces causes, les passions ou la concupiscence, le monde, le démon, qui agissent en nous et hors de nous, produisent en nous la *tentation*. Voyons ce que c'est que la tentation et ce qu'il faut en penser.

1. *Ce que c'est que la tentation*. C'est la sollicitation au mal, qui nous vient des causes que nous avons indiquées.

Il faut bien établir la distinction qui existe entre la tentation et le péché.

Dans la tentation, il y a deux moments. Le premier est la suggestion mauvaise, comme une pensée, une imagination. Le second est la délectation qui naît de la pensée mauvaise. Si elle n'est pas consentie, il n'y a pas de péché. Mais il y a péché, lorsque la volonté consent librement à la suggestion et à la délectation mauvaises. La tentation n'est donc pas un péché en celui qui la subit. La meilleure preuve qu'on puisse apporter, c'est que Notre-Seigneur a accepté d'être tenté par le démon. Mais il y aurait faute à s'y exposer sans raison suffisante, car par là on tendrait au péché.

2. *Qu'en penser ?* La tentation nous pousse au mal, soit d'une façon brutale et violente, soit sous une forme calme, tempérée, insidieuse, et pour ainsi dire ininterrompue. Elle est une épreuve douloureuse, car on souffre lorsqu'on veut aimer Dieu de tout son cœur et qu'on se sent poussé au mal à propos de tout, à propos de rien ou à tout moment.

Mais ce serait une grosse erreur et un danger de se désoler d'être en butte à ses assauts, si violents et si multiples soient-ils. La tentation n'est ni fâcheuse, ni regrettable, si nous savons la regarder sous son angle véritable, celui des desseins miséricordieux de Dieu sur nous. Grâce à elle, notre âme produira des fruits meilleurs et plus abondants. « Il est bon à l'âme de craindre de tomber et d'avoir constamment une lutte à soutenir, » a dit S. Léon. Et la parole de S. Jacques s'applique bien ici : « Bienheureux l'homme qui souffre patiemment l'épreuve. » (I, 12).

La tentation *nous contraint à l'humilité*. Comme nous faisons les fiers, quand nous obtenons quelque succès, mérité ou non, lorsque nous entendons pour nous quelque louange, sincère ou fausse, lorsque nous avons ou croyons avoir quelque avantage intellectuel ou physique ! Ah ! nous pouvons bien nous rehausser quand nous portons en nous de telles bassesses, de tels instincts pervers ! Le spectacle de notre fragilité personnelle nous incite à l'humilité.

Un autre avantage de la tentation, c'est *d'exciter notre vigilance*. Elle nous tient en haleine. En la sentant autour de nous, prête à entrer et à nous abattre, en entendant ses propositions insidieuses, nous nous tenons davantage sur nos gardes, et, en sentinelles vigilantes, nous montons plus courageusement et plus attentivement notre faction aux portes de notre âme.

Le combat spirituel nécessité par la résistance aux tentations *nous fortifie*, comme l'exercice fortifie le soldat. Le soldat entraîné devient un soldat d'élite. La tentation devient un principe de force. Ce que la trempe est au fer et à l'acier, qui acquièrent par elle de précieuses qualités de dureté et d'élasticité, la tentation l'est à l'âme, dont la volonté devient plus ferme et plus solide, quand elle combat courageusement.

Enfin la tentation *nous tourne vers Dieu*. Notre faiblesse sentant le besoin d'être protégée, le péril qui nous menace nous porte à recourir à Dieu et à le prier : *Domine, ad adjuvandum me festina*. A la menace d'un danger, l'enfant se précipite vers son père et sa mère et les appelle. A l'heure de la tentation, crions vers Dieu, vers Marie. Et, comme la tentation se produit souvent, nous acquerrons ainsi l'habitude des oraisons jaculatoires, de l'union avec Dieu. La

tentation peut faire de nous des hommes de prière et de vie intérieure.

Car c'est un vrai drame intérieur que la lutte de la conscience aux prises avec la tentation. Les hommes n'en voient rien, mais le Père céleste qui lit dans le secret de nos cœurs admire cette bonne volonté, ces efforts, cette fidélité, cette preuve évidente d'un véritable amour. Nos mérites reçoivent de l'accroissement, car plus une œuvre coûte, plus elle est méritoire. Or, la tentation nous rend sûrement la pratique du bien plus difficile. Assurément Dieu ne sera pas avare de récompense. « *Cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ.* Après l'épreuve, ce sera la couronne de vie. » dit S. Jacques (I, 12). Et S. Paul (II Tim., IV, 7-8) proclame sa confiance : « J'ai combattu le bon combat, je suis resté fidèle ; aussi m'attend la couronne de justice, que me décernera au jour voulu le juste Juge. »

* *

Encourageons-nous donc, m. f. Au jour de la Confirmation, nous avons reçu le don de *force*. Ne l'enfouissons pas : faisons-le produire. Il nous faut conquérir peu à peu la maîtrise de nous-mêmes par la discipline de l'esprit, par la discipline de la volonté, par la discipline du cœur ; il nous faut lutter contre nos vilains défauts et, malgré les tempêtes et les chocs des tentations, faire l'ascension du ciel. Que Jésus tenté au désert soit notre modèle et notre force ! Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE DE SAINTE ANGELE DE MERICI
(31 mai)

ELLE FUT LA FEMME FORTE

Mesdames, Mesdemoiselles,

Répondant à l'invitation qui me fut adressée, j'ai accepté la mission de prononcer, ce soir, le panégyrique de sainte Angèle de Mérici. La tâche m'apparaît aisée, puisqu'elle s'accomplit dans l'ambiance de la déférente sympathie dont vous entourez les Religieuses Ursulines, vous, anciennes élèves, et vous, élèves actuelles de notre Institut.

C'est donc en toute confiance que je vais vous parler de celle qui fut, aux confins des XVe et XVIe siècles, la femme éminemment douée de cet heureux mélange de simplicité, de prudence, de perspicacité, de volonté, qui fit d'elle une des plus belles figures de l'époque de la Renaissance.

Angèle de Mérici fut vraiment la femme sage et forte dans sa vie privée et dans sa vie publique.

I. — *Dans sa vie privée*

La vie privée d'Angèle de Mérici est marquée par la robustesse du bon sens, la rectitude du jugement, le flair merveilleux de sa perspicacité. Elle avait de qui tenir. Par son père, Jean de Mérici, Angèle est de la race solide des paysans lombards ; par sa mère, née Biancosi, elle appartient à la petite noblesse citadine de Salo. Ses parents sont cultivateurs et exploitent la ferme, « *le grezze*, les bergeries, » située à Desenzano, non loin du grand lac italien, le fameux lac de Garde, sur les rives duquel poussent la vigne, les oliviers, les citronniers, les orangers, les mûriers et les figuiers. Ce paysage ensoleillé se reflète dans l'âme d'Angèle et l'affine, tandis que le spectacle des cultures de blé, de maïs, de lin, des prairies, et sans doute la participation aux travaux des champs en font le témoin journalier de la munificence du Créateur et de l'action providentielle.

D'ailleurs, chez les Mérici, la vie quotidienne est à base de surnaturel. Il n'y a pas à ce foyer du matériel pur, mais du spirituel qui s'exprime dans la matière ; il n'y a pas de découpage de la vie en tranches autonomes, les unes sous le règne du surnaturel, les autres appartenant au matériel ; il n'y a pas de dualisme illogique, stérilisant, paralysant, de dédoublement desséchant. Sans exclure tous les motifs naturels d'agir, la vie s'imprègne totalement de christianisme, l'âme s'oriente perpétuellement vers Dieu. Ainsi les gestes peuvent prendre une valeur immense et le travail devient une prière. Chaque soir, après le labeur, après la distribution de la *polenta* aux serviteurs, Jean de Mérici, pour alimenter cette volonté d'enchâsser le christianisme dans la mosaïque de la vie familiale, lit à haute voix la *Vie des Saints*. Les vrais foyers chrétiens ne se doivent-ils pas aujourd'hui d'avoir comme autrefois, le riche dans sa bibliothèque, le pauvre sur sa planche noircie, l'*Histoire Sainte*, l'*Imitation de J.-C.*, la *Vie des Saints ?*

Angèle tient jalousement aux principes dans lesquels elle fut élevée. Après la mort de ses parents, à peine âgée de dix ans, elle est recueillie par son oncle Biancosi, à Salo, où s'étale le confort de la vie mondaine, bien alléchante et faite pour envoûter une jeune fille de 20 ans. Mais la fascination de la bagatelle, que l'Esprit-Saint signale comme un grand mal, n'a pas d'emprise sur Angèle qui revient à Desenzano, pour reprendre sa vie simple et austère, qu'elle laisse de nouveau par charité pour les Patengoli, notables bourgeois de Brescia, endeuillés par la mort de leurs deux fils, effrayés par les bruits d'invasion, et désireux d'avoir quelqu'un auprès d'eux pour les réconforter. C'est à Brescia que la Providence l'attendait.

L'âme de la jeune fille est prête pour sa vie publique, prête à l'élaboration d'abord, à la réalisation ensuite de l'œuvre que Dieu va lui confier. Elle répond à l'appel divin, en dressant les plans de son projet, en en fixant nettement le but.

II. — *Dans sa vie publique*

I. ELABORATION DE SON ŒUVRE. — *a) Vocation.* Tous les humains sont appelés au salut, au bonheur céleste : c'est la fin essentielle, c'est le terme. Mais Dieu, dans sa sagesse éternelle, a destiné à chacun un état de vie particulier comme moyen de parvenir à ce terme, et, dans sa bonté infinie, il donne à chacun des dispositions, des qualités, des grâces en rapport avec cet état. Ne pas suivre sa vocation, choisir par caprice, légèreté ou présomption, un autre état que celui qui nous était destiné par Dieu, c'est un désordre, un gaspillage de grâces. « Toute la raison de la damnation, dit Tertullien, se trouve souvent dans l'infidélité à la vocation. » Que celui qui a le goût à l'état de mariage n'aille pas au cloître ni dans le sanctuaire ; que celui qui est appelé au sacerdoce ou à la vie religieuse résiste aux amorces du monde, aux appâts de la volupté.

L'appel de Dieu s'était fait entendre. Angèle répond : « Votre servante vous écoute. »

b) Elle mûrit son projet. Il ne suffit pas d'accepter un rôle ; il faut l'étudier, le savoir, pour s'en acquitter dignement et consciencieusement. En cer-

taines circonstances il faut une longue incubation spirituelle pour pouvoir répondre fidèlement au mandat divin.

Il faut d'abord, comme fait le sage de l'Evangile, se mettre assis pour méditer. Il faut prévoir dans le calme, à l'abri des improvisations hasardeuses qui altèrent par leur mysticisme faux ou imaginaire le sens objectif des choses, loin de l'agitation fébrile, qui est un leurre, une contrefaçon de l'action. Les agités sont des agents de désastres et de ruines.

Il faut savoir attendre l'heure de Dieu, qui n'est pas toujours la nôtre, et agir au moment propice.

En ces temps de bouillonnement artistique et moral, social et politique, les passions étaient violentes, la mondanité féminine trop répandue, l'instruction trop faible ; les âmes n'étaient pas en état de recevoir la grâce.

Aussi, bien qu'elle eût soixante ans, Angèle, esprit clair, net et positif, méprisant les détails inutiles, âme à la piété virile et sobre, se décide à la fondation de son œuvre, et c'est pendant ses quatre dernières années qu'elle en élabore la règle.

C'est le fruit de toute une vie riche en expérience, qui n'a rien de romanesque et lui fournit les précieuses leçons qui lui servent à respecter le passé et à regarder bien en face l'avenir.

La règle donnée par Angèle à ses filles n'est pas un règlement qui se fige dans des formules ou des consignes, qui emprisonne dans une carapace ou dans une camisole de force, sans souci de l'avenir et des évolutions nécessaires. Elle ordonne, au 11e legs de son testament : « Si, selon les temps et les besoins, il y avait une raison de changer quelque chose et d'agir autrement que par le passé, faites-le avec prudence et après avoir pris bon conseil. Jésus sera au milieu de vous et vous instruira comme un bon Maître. »

c) Elle détermine le but. Angèle aurait voulu doter sa Compagnie d'un vaste programme répondant aux immenses besoins du peuple : écoles, hôpitaux, visite des malades et des pauvres, catéchismes, patronages, crèches, aide apportée au ministère du prêtre, au labeur du médecin.

Mais à son clair et vigoureux génie saisissant l'impossibilité de mener de front toutes ces activités, apparaît en lumineuse vedette l'importance capitale de la formation morale de la femme, formation d'où dépendent l'orientation du foyer et les assises de la famille. Aussi la vocation expresse de ses religieuses sera la vocation *enseignante*. La première des charités n'est-elle pas celle de la vérité ? car la charité demande avant tout que l'on donne aux âmes la vérité. Autrement, les principes viennent à être ébranlés, il n'y a plus rien de stable, tout croule. Aussi, quand Notre-Seigneur fut sur le point de quitter ce monde, que recommande-t-il particulièrement ? Ce n'est pas son Eucharistie, ce n'est pas sa Mère, c'est sa doctrine : « Allez, enseignez... » Et S. Augustin, comparant la chaire et l'autel, dit que la parole de Jésus-Christ n'est pas moins estimable que son corps, et que nous devons apporter autant de précautions pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole du Sauveur que pour ne pas laisser tomber à terre son Corps eucharistique.

O parents qui m'écoutez, ne perdez jamais conscience du grave devoir qui vous incombe de donner et de faire donner, même au prix de lourds sacrifices, le pain de la vérité à l'âme de vos chers enfants !

Et vous, mes révérendes Mères, quel ministère est le vôtre ! Quel cumul chez vous de grandeur, d'influence, de responsabilité ! Meubler l'esprit, et faire descendre la pensée dans la vie, prendre l'âme de vos chères élèves non seulement avec ses puissances de réflexion, mais avec sa force de croyance, mobiliser les ressources profondes de l'amour, de l'obéissance et du vouloir, faire de la vérité de l'esprit une maxime de vie, en tirer la vraie mystique, celle de l'au-delà, — oui, que votre mandat est noble et bienfaisant, que votre mission est sublime ! « Celui qui aura fait et enseigné cela, sera appelé grand dans le royaume des cieux. » (Mt., v, 19).

Et combien belle et salutaire est votre œuvre, catéchistes volontaires, surtout en ces temps de pénurie sacerdotale ! O vous, les jeunes qui demain entrerez dans la vie publique et sociale, pourriez-vous, dans l'enthousiasme de vos 18 et 20 ans, rester le cœur sec, froid, insensible à la pitié des petites âmes d'enfants qui meurent de faim spirituelle ?

II. Réalisation de son œuvre. — La sagesse qui préside à l'élaboration des projets d'Angèle de Mérici va diriger la réalisation de son œuvre.

A cette œuvre, il faut un nom, des consignes-forces.

a) Un nom. Il sera d'allure guerrière : « Compagnie ». Ses méditations avaient souvent orienté Angèle vers la Vierge de Cologne, sainte Ursule. Fille d'un roi très pieux de l'île de Bretagne, fort belle, très vertueuse, modèle de courage, Ursule avait été martyrisée avec ses compagnes aux environs de Cologne, pour sa foi et sa virginité. Vénérée de l'Europe entière, patronne des Universités, de la Sorbonne en particulier, objet de la dévotion populaire que traduisent le marteau des tailleurs de pierre, le pinceau des enlumineurs et des peintres, les doigts des verriers, le burin des orfèvres, la navette des tisserands de haute lisse, les aiguilles des brodeuses, qu'appuyent les pèlerinages, les confréries et que confirment les miracles. La « Compagnie » des vierges et veuves de Brescia sera la Compagnie de Ste Ursule ; les filles d'Angèle s'appelleront Ursulines.

b) Ses consignes-forces seront les vertus chrétiennes, particulièrement la virginité, l'obéissance, la contemplation, l'action.

1. La virginité ! N'est-ce pas folie que de l'imposer à des filles qui resteront dans le monde agité de la Renaissance ? Qu'importe ! Angèle l'exige comme une invincible sauvegarde, et ses filles seront placées dans le monde pour y créer « comme des postes fortifiés de vérité religieuse et de pureté. »

Il leur faut la pureté qui soulève l'âme au-dessus de la terre, de ses plâtras, de ses boues.

Elle veut aussi la pureté de l'esprit. Elle avait pu juger des écarts de l'hérésie luthérienne. Elle presse les supérieures de veiller à ce que les novices ne soient « pas atteintes de quelque opinion vénéneuse... en ces temps pestilentiels. » (10e legs).

« Il vaut mieux (7e legs) suivre le certain sans péril que l'incertain avec péril. Suivez l'ancienne voie et l'opinion ordinaire de l'Eglise... Les autres opinions qui surgissent et qui surgiront, laissez-les tomber comme choses qui vous sont étrangères. » Il n'est pas surprenant dès lors de voir, au temps des querelles quiétistes et jansénistes, Bossuet conduire Mme Guyon aux Ursulines de Meaux, l'archevêque de Paris envoyer la Mère de Ligné, du Port-Royal de Paris, chez les Ursulines du faubourg St-Jacques et Louis XIV confier la garde de la dernière abbesse du Port-Royal-des-Champs aux Ursulines de Blois, tandis qu'au Canada Marie de l'Incarnation, malgré les lettres envoyées de France, tient la voie droite

en dehors de toutes les subtilités des théologiennes improvisées.

Il y a encore la pureté du cœur, le désintéressement, l'intention droite, la rectitude et la netteé de la conscience. Angèle recommande de préserver l'Ursuline « de toute ombre d'envie, de soupçon, de mauvais désir. »

Et abdiquant toute attache au droit de propriété de son œuvre, aimant *la* vérité et non pas *sa* vérité, elle demande à ses filles, dans son testament, de changer, si besoin en est un jour, de ne pas rester figées dans la règle qu'elle a établie.

2. Avec la pureté, Angèle recommande instamment l'obéissance, qui peut servir de fameux levier de commande. Pour que cette obéissance ait toute sa valeur victorieuse, il faut qu'elle soit bien comprise par l'autorité qui la demande et par le sujet qui la fournit.

Angèle veut que les Ursulines soient des femmes de gouvernement, des têtes, et aussi des mères affectueuses, bienveillantes, prévenantes, délicates, respectant la liberté de chaque âme et la personnalité de chaque caractère, pour mesurer les valeurs, discerner les vocations et développer les capacités.

A cette autorité maternelle, à tel commandement dicté par la charité, on obéira par charité. Quand l'obéissance est fondée en charité, elle est dans l'homme une « grande lumière ». Elle aide chaque âme à se dilater, à s'épanouir, à se libérer de tout souci, de tout froissement, à faire jouer toutes les facultés au service de l'apostolat.

3. Mais Angèle sait que par nous-mêmes nous ne pouvons rien ; voilà pourquoi elle fut une grande priante, une grande orante. Elle le fut depuis sa plus tendre enfance jusqu'au dernier jour de sa vie. La méditation quotidienne, l'oraison humble et fervente, une piété sans fadeur comme sans innovation, la mortification surtout morale, l'assistance à la messe, la confession, la communion font l'objet de ses prescriptions ou de ses directives.

Alors le cœur vit « dans la joie, toujours plein de charité et de confiance en Dieu », et il rayonne autour de lui cette confiance, cette charité, cette allégresse.

4. C'est ce qui fera l'unité de la vie ursuline, à la fois profondément intérieure et activement apostolique : ces deux notes unies se correspondent, se complètent l'une l'autre avec simplicité. On ne s'improvise pas apôtre, et c'est erreur de croire que la contemplation de Dieu, la vie intérieure n'est pas apte à l'activité. S. François d'Assise, S. Philippe de Néri, S. Ignace, S. François Xavier, sont des contemplatifs et des hommes d'action. Et S. Bernard, le plus grand contemplatif de son temps, ne fut-il pas l'apôtre le plus zélé ?

Angèle n'a rien d'une recluse. Sa vie se meut en plein dans les agitations, les troubles, les conflits ; les armées traversent la région bresciane par les grandes routes joignant Turin à Padoue, Brescia à Trente par le Haut Adige, et les bords du lac de Garde à l'Adriatique ; les marchands y trafiquent, les idées avancées y circulent, issues des luttes et de l'essor des républiques italiennes, de l'humanisme de la Toscane voisine, des germes séditieux déposés par les doctrines albigeoises et vaudoises.

Elle est la voyageuse intrépide, la pèlerine infatigable ; elle ira en Palestine, à Rome, non pas en touriste, certes, soit que l'élan de son âme l'y pousse, soit pour épancher en ces hardis pèlerinages le trop-plein de son cœur d'où déborde l'amour du Christ.

Et, chose curieuse qui pourrait en faire une devancière, une patronne de l'Action catholique actuelle, elle veut que l'apostolat soit exercé dans le milieu par le milieu. On atteint la société par la famille, la famille par la femme ; c'est la femme qu'il convient de former et de lancer pour un apostolat nouveau, parmi ses parents mêmes, au foyer, ou du moins tout près du foyer.

Et la confiance d'Angèle est toute chargée d'espoir. Au 11e legs, elle proclame : « Tenez pour certain que cette règle est directement établie par la sainte main de Jésus-Christ. Et il n'abandonnera jamais cette Compagnie... Croyez-le... Ayez une foi ferme qu'il en sera ainsi... Je sais ce que je dis... »

* *

Fortes de cette assurance, les Ursulines ont pris leur essor. Pendant quatre siècles, elles ont connu tous les pays, tous les climats. Fidèles à leurs consignes, elles enseignent, elles éduquent, elles prient. Au besoin, elles ont gravi, en chantant, les degrés de l'échafaud, prouvant que noblesse oblige, que bon sang ne peut mentir.

Noblesse oblige, vous entendez, jeunesse à qui les Ursulines dispensent la noble éducation chrétienne. Vous avez pour vos révérendes Mères ce culte fait de respect, de déférence, d'affection, auquel on a donné le beau nom de piété filiale. Ne vous arrêtez pas à mi-chemin, allez plus loin : soyez la fierté, la joie de vos éducatrices et de vos familles ; devenez, par vos prières, vos labeurs, votre docilité à la grâce de Dieu, des filles, des femmes de tête, de volonté, de cœur, l'honneur de votre Institut, les apôtres du Christ, ressource vitale et salut de notre chère patrie. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE PREMIERE MESSE

II

NOS DEVOIRS ENVERS LE SACERDOCE [1]

Mes frères,

La paroisse Saint-Paul-Saint-Louis, par une attention délicate de la Providence, peut célébrer la fête de son saint Patron par une cérémonie bien émouvante : une première messe, c'est-à-dire la plus belle des prémices,... et d'un enfant de la paroisse,... et qui a fait toutes ses études sur la paroisse,... et qui s'est toujours occupé des œuvres paroissiales,... et qui appartient à une famille nombreuse, bonne et édifiante paroissienne,... et qui compte un autre de ses enfants en marche vers l'autel !

L'apôtre S. Paul doit être content de cette façon de célébrer sa fête. Et tous, pasteur, clergé, fidèles, nous partageons la joie de votre famille, cher nouveau Prêtre.

La vôtre aussi, cher ami. Cette église est pleine d'histoire : ici fut placé le cœur de Louis XIII, là enterré le Masque de fer, ici furent le confessionnal du Père La Chaise, la chaire de Bourdaloue, la place de la marquise de Sévigné qui « allait en Bourdaloue », plus loin les bénitiers offerts à son église par le paroissien un peu nomade qu'était Victor Hugo... Mais cette église est pleine d'histoire pour vous surtout, pleine de l'histoire de votre âme : que d'échos,

[1] Allocution prononcée, le 30 juin 1938, par M. le chanoine Henri PRADEL, Directeur de l'Ecole Massillon, à l'église Saint-Paul-Saint-Louis de Paris.

que de souvenirs, que d'appels doivent monter à l'assaut de votre esprit et de votre cœur à cette heure-ci !

A votre joie nous nous unissons d'autant plus que nous avons la certitude que c'est une belle vie sacerdotale qui commence : vous ferez beaucoup de bien parce que vous avez de grandes qualités d'esprit, de jugement, de cœur, de dévouement, et parce que vous vous êtes très bien préparé par des études solides, une vie de séminariste exemplaire et une collaboration aux œuvres pleine de promesses.

Mais vous m'avez demandé de ne pas parler de vous ; et vous avez raison : au matin de sa première messe, plus sensiblement encore que dans tout le reste de sa vie, un prêtre se sent écrasé par sa nouvelle dignité au point qu'il s'écrie : « *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam...* Seigneur, la gloire pour vous, l'utilité pour les âmes, le travail pour moi ! » Dans l'expressive langue basque, prêtre se dit « *apessa* », c'est-à-dire étymologiquement « celui dont on ne parle pas ».

Vous m'avez même demandé de profiter de l'occasion pour prêcher le recrutement sacerdotal ; ainsi, dès votre premier acte comme prêtre, vous voulez être apôtre, vous voulez « servir » ; vous réalisez pleinement la devise du scoutisme qui vous est cher.

Je vous obéis très volontiers et je vais profiter de cette émouvante cérémonie pour rappeler à ce nombreux et sympathique auditoire et à moi-même *nos devoirs envers le sacerdoce catholique*. A cette minute, nous sommes tous dans d'excellentes conditions réceptives ; laissons s'infiltrer jusqu'au foyer profond où se décident nos actes quelques convictions simples, mais sûres. Je ne crains pas, en chantant les mérites du sacerdoce, de sembler nous vanter et me vanter : le sacerdoce est quelque chose de si grand que l'exalter, c'est seulement souligner combien nous restons loin, malgré nos efforts, de cet idéal ! Oui, le noble but qui fit vibrer nos cœurs de quinze, dix-huit et vingt ans, monte à mesure que nous essayons de l'atteindre ; et on ne risque pas, hélas ! de faire son propre portrait en traçant celui du sacerdoce !

I

Nous devons tous, du plus jeune au plus occupé, du plus pauvre au plus fortuné, faire quelque chose pour le recrutement d'un clergé nombreux et saint.

Le recrutement du clergé est un problème capital, un problème difficile et un problème qu'il faut résoudre d'urgence. Il y a, vous le savez, moins de prêtres et plus de besoins.

Il y a moins de prêtres, parce que dans les familles il y a moins d'enfants, moins d'esprit de foi, moins de goût pour le dévouement ; parce que, aussi, les études sont plus coûteuses, le sacerdoce moins considéré, le ministère plus difficile, les situations dans le monde plus faciles et plus lucratives ; parce que, enfin, l'hostilité des pouvoirs publics a effrayé les parents. Peut-être aussi avons-nous été mal servis par une campagne, bien intentionnée mais pas très psychologique, sur « la glorieuse misère des prêtres ».

Il y a moins de prêtres parce que 4600 prêtres ou séminaristes sont morts à la guerre 1914-1918 ; d'autres sont revenus de cette épreuve avec des forces très diminuées, ou marqués pour une mort plus prochaine.

Le mal est tel que dans certains diocèses il y a des prêtres qui desservent trois, quatre et jusqu'à sept paroisses, dans l'Yonne par exemple [2]. Vous devinez ce qu'ils peuvent faire malgré tout leur zèle : ce qu'ils peuvent faire ? ils ruinent leur santé rapidement, et ce seront encore des prêtres de moins. Le mal est tel que le Pape a autorisé en certains cas le desservant à célébrer trois messes le dimanche.

Et si nous regardons l'univers, la carte des Missions ! Comment ne pas rougir en pensant que, vingt siècles après la venue de Notre-Seigneur, il y a les deux tiers de l'univers qui n'ont pas encore entendu prêcher la Bonne Nouvelle ?

M. f., il y a une crise grave, aiguë, du sacerdoce catholique. Et pourtant comme on a besoin du sacerdoce catholique ! Nous savons, nous voyons ce que devient l'humanité sans le rappel des vérités éternelles, sans la prédication muette d'une soutane ou d'un habit de religieux ou de religieuse qui passe dans un pays (car je parle des vocations ecclésiastiques, mais aussi des vocations religieuses, des chers Frères de St-Jean-Baptiste de la Salle qui nous ont élevés, des chères Sœurs enseignantes ou charitables). Le philosophe Taine écrivait, et il n'était pas chrétien : « Un pays sans prêtre et sans église devient vite un coupe-gorge et un mauvais lieu ». Le saint Curé d'Ars disait : « Supprimez le prêtre et bientôt, dans ce pays, on adorera les bêtes ». J'ai moi-même entendu le zélé évêque de Versailles, Mgr Gibier, raconter que, dans le département de Seine-et-Oise (écoutez bien, m. f., pas en Chine, mais aux portes de Paris, non pas il y a cent ans, mais les années dernières !), il avait trouvé des jardiniers qui adoraient le soleil parce qu'il fait mûrir leurs légumes !... Mais regardez les annonces de nos plus grands journaux : vous n'y verrez que des réclames pour des tireuses de cartes et des diseuses de bonne aventure ; une statistique récente assurait qu'il y en avait 34.000 à Paris. Quand la religion vraie s'éloigne, la superstition revient à grands pas ; quand le prêtre disparaît, la barbarie accourt ; quand se ferme une église, on peut se préparer à ouvrir plus grandes les prisons ; quand une chaire de vérité et de fraternité se tait, faute de prêtres, on voit se multiplier les tribunes où se prêchent l'erreur et la haine ! Cela est si vrai que nous entendons aujourd'hui ceux qui naguère combattaient âprement la religion, appeler « les forces spirituelles » au secours de la société menacée en ses bases mêmes.

M. b. c. f., il y a pour le recrutement sacerdotal quelque chose à faire, beaucoup à faire, et à faire vite.

Depuis quelques années, cependant, le mouvement s'améliore nettement, grâce à une magnifique jeunesse et à la vie sérieusement chrétienne de groupements, au premier rang desquels il est juste de placer le scoutisme.

Mais les besoins augmentent plus vite encore ! Les organisations des « mouvements spécialisés » de l'Action catholique à tous les degrés de la vie exigent plus de prêtres. Par ailleurs, les prédicateurs de haine, d'immoralité, de matérialisme se multiplient : alors ! si ne se dressent pas de nombreuses chaires d'amour et d'idéal... !

Et que nul d'entre vous, m. f., ne dise que ce n'est pas son affaire, mais celle des évêques et des prêtres. Il n'y a pas, dans notre Eglise, deux catégories de gens : les « travailleurs » et les « bras croisés », les apôtres et les profiteurs. Ce ne serait pas honorable de croire qu'on peut recevoir sans rien

[2] Et aussi dans la Haute-Marne. (Note de l'*Ami*).

donner. D'ailleurs, même au point de vue de notre profit, nous sommes intéressés à ce qu'il y ait des prêtres nombreux et édifiants : pour purifier régulièrement nos âmes, pour rappeler à l'ordre et à l'effort par la prédication chrétienne, pour catéchiser nos enfants, moraliser nos jeunes, visiter nos malades, réconforter nos mourants, pour entretenir les bases solides des sociétés.

Oui, je n'hésite pas à le redire : vous êtes directement et personnellement intéressés, chacun de vous, au recrutement des prêtres. Songez un instant à ce que devient un pays sans religion !... un clocher sans sonneries !... une église sans tabernacle habité !... une semaine sans dimanche !... ou un dimanche sans messe !... Songez à ce que deviennent des enfants sans catéchisme régulier !... des malades sans visite du prêtre et de la religieuse !... des mourants sans la consolation des sacrements !... Vous-même, sans le rappel à l'ordre de la prédication chrétienne !... sans la purification régulière de la conscience !...

Vous me direz que vous n'êtes pas près d'en arriver là ; et je le sais bien. Mais il faut voir de loin ; il faut désirer assurer à vos enfants et petits-enfants ce que vous appréciez pour vous-mêmes : il faut du temps pour former un prêtre...

Et puis vous êtes directement intéressés à ce qu'il y ait assez de prêtres dans les diocèses où la foi est moins robuste qu'ici. Tôt ou tard, si, faute de prédicateurs de charité et de dévouement, les populations de l'Yonne, de l'Oise, des grandes villes surtout, achèvent de se déchristianiser, croyez-vous que vous n'en subirez pas le terrible contre-coup ? Vous avez trop de bon sens, trop d'esprit d'observation aussi, pour ne pas voir que les voisins, s'ils se corrompent ou se gangrènent, ne tarderont pas à vous contaminer.

Un vicaire général du diocèse de Beauvais allait, récemment, au nom de son évêque, annoncer à une paroisse que, faute de prêtre pour remplacer le curé qui venait de mourir, il célébrerait le lendemain une dernière messe pour consommer la sainte Réserve eucharistique ; et puis le tabernacle serait vide, la lampe du sanctuaire serait éteinte et « un peu plus de nuit », disait-il, tomberait sur le pays. Et les quelques paroissiens fidèles protestaient et pleuraient : trop tard, hélas !

Pouvons-nous, d'ailleurs, si nous avons le cœur un peu délicat, accepter que Dieu soit moins prêché, moins connu, moins aimé, moins servi ?

Ah ! m. b. c. f., comme chrétiens, comme civilisés qui ne veulent pas laisser monter la barbarie, comme enfants choyés par la Providence, nous sommes intéressés, chacun, à ce que ne s'éteigne pas la lumière des vocations ecclésiastiques.

Nous devons donc tous, petits et grands, pauvres et riches, faire quelque chose pour le recrutement et la sanctification du clergé.

II

Il me reste à vous dire simplement, en second lieu, ce que nous pouvons faire sans nous donner grand mal et sans compromettre nos devoirs professionnels, qui constituent la voie royale pour aller au ciel.

La première et la moins noble, mais bien nécessaire, contribution au recrutement sacerdotal, c'est la charité ou l'*aumône*.

On peut bien dire, en toute justice, que l'œuvre des œuvres, c'est le recrutement et l'éducation du clergé. Il serait inutile de dépenser beaucoup d'argent pour construire des écoles, s'il n'y avait pas de prêtres pour faire le catéchisme,... ou de quêter pour réparer une église, s'il n'y avait pas de prêtre pour la desservir... Eh bien ! m. f., faites un loyal examen de conscience : quand on quête pour les séminaires, c'est-à-dire pour les maisons de formation du clergé, ne vous contentez-vous pas d'une obole trop mince ? Vous savez que l'Etat a confisqué les grands et les petits séminaires ; il a fallu rebâtir, ou racheter et restaurer tout cela pour abriter le clergé de demain. Avez-vous apporté la pierre aussi grosse que vous le pouviez et que méritaient les intérêts en jeu ? Les études, les livres, les pensions sont aujourd'hui bien chères. Les étudiants ecclésiastiques appartiennent souvent à des familles plus honorables que riches, et nous en sommes fiers ; avez-vous songé à les aider à supporter les charges d'une éducation qui n'a pour but que de les rendre plus dignes de se dépenser à votre service ? Avez-vous songé à placer au premier rang de vos œuvres la fondation d'une bourse, d'une demi-bourse, d'un quart de bourse au grand ou au petit séminaire ?

Il y a, dans cet ordre de la charité matérielle en faveur du clergé, des initiatives très touchantes et à la portée de tous. A Paris, l'on a dû fonder, ces dernières années, l'Œuvre du trousseau du séminariste, car c'était pour le jeune prêtre sans fortune un problème insoluble de se loger et de se meubler, simplement mais dignement, au lendemain de son ordination. Et, depuis, l'Archevêché reçoit de nombreux dons en nature : bibliothèques de prêtres mourants, meubles légués par des braves gens, linge préparé par de bonnes chrétiennes... Avez-vous songé à donner une aumône pour le sanatorium du Clergé, afin de refaire la santé de prêtres qui se sont prématurément usés au service des âmes ?... Si vous ne savez comment faire, allez trouver vos curés et dites-leur : « Je voudrais payer le mois d'un élève au petit ou au grand séminaire... » Ah ! l'intelligente aumône ! Vous aurez part ainsi à tout le bien que fera un jour celui à qui vous aurez permis de gravir les degrés de l'autel. Vous travaillerez sur des multiplicateurs : beaucoup d'âmes vous devront leur salut. « Celui qui aide l'apôtre aura part à la récompense de l'apôtre. »

Votre second devoir envers le sacerdoce est de lui garder et de lui témoigner de la *sympathie*. Vous estimez les prêtres et vous les aimez. Que de fois pourtant, entre vous, vous les critiquez !... Oh ! certes, nous avons des défauts ! Sans doute, nous nous en humilions devant Dieu ; mais nous sommes tentés parfois de le remercier de ne pas nous avoir faits parfaits, car nos propres défaillances nous rendent plus indulgents pour ceux que nous avons à conseiller et à corriger. Cependant, nous pouvons bien dire, entre nous, que le clergé mérite votre sympathie et votre estime. Soutenez vos prêtres de votre sollicitude affectueuse. Parlez-en avec respect, avec esprit de foi ; défendez-les ! C'est une belle force pour eux que de se sentir entourés de sympathie ! Portés par cette confiance, ils feront plus de bien encore. Le plus grand éducateur du paganisme, Socrate, un jour qu'on lui faisait reproche de n'avoir pas réussi avec un de ses disciples, répondit bien à propos : « Que voulez-vous que je fisse de lui ? Il ne m'aimait pas ! » Le prêtre, pour faire beaucoup de bien, a besoin de se sentir soutenu par la sympathie. Cela ne coûte pas cher et cela produit un bien considérable.

En troisième lieu, vous devez au clergé *la prière*.

C'est le Christ qui vous l'a demandé : « Priez le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers à son champ » ; sinon, les semailles ne se feront pas, ou l'ennemi sèmera du mauvais grain, ou pillera la moisson. Dans la prière idéale, Jésus nous a appris à dire : « Que votre règne arrive ! » Le règne de Dieu exige des serviteurs zélés et nombreux : il faut des prêtres pour amener le règne de Dieu dans les âmes, dans les diocèses de France, et dans les pays encore païens. Dans certains diocèses, on a, depuis que la crise du recrutement sacerdotal sévit, ajouté aux prières du prône dominical cette formule, que les fidèles répètent après le curé : « Seigneur, donnez-nous des prêtres nombreux et saints, et rendez-nous dociles à leur enseignement ! » Nous oublions trop souvent l'efficacité de la prière : Jeanne d'Arc proclamait que c'était « les hommes d'armes qui bataillaient, mais que c'était Dieu qui donnait la victoire ». Prions beaucoup pour le recrutement et pour la sanctification du clergé : c'est un devoir de reconnaissance et de justice.

Pour la même cause sacrée, offrons des *sacrifices*... Les sacrifices sont comme des prières plus efficaces. J'en appelle ici à l'expérience certaine des confrères qui m'entendent : quel est celui d'entre nous qui, dans son ministère, n'a pas bien souvent éprouvé le secours efficace, presque miraculeux, qui lui venait de saintes âmes se sacrifiant pour que Dieu bénisse l'apostolat du prêtre ? Que de grâces de choix viennent aider notre activité et que nous devons aux mérites des âmes dévouées ! J'ai connu à Paris un curé d'une importante et difficile paroisse populaire qui avait toujours dix malades qui acceptaient de souffrir avec un peu plus de patience, afin que plus de bien s'opérât par le clergé paroissial ; et, quand un de ces malades mourait ou guérissait, ce bon curé le remplaçait par un autre ; il appelait ces malades ses « dix vicaires supplémentaires » ; pour 56.000 âmes, il n'avait que cinq prêtres... Ah ! l'influence d'un petit sacrifice offert pour une grande cause ! On raconte qu'un prédicateur faisait courir toute une ville autour de sa chaire, et, ce qui est mieux, dans son confessionnal. Et le succès était si grand qu'une petite pensée de vanité effleurait son esprit. Pour l'en protéger, Dieu lui envoya un rêve, et la nuit, il crut entendre ces mots : « Veux-tu que je te montre l'auteur de toutes les conversions dont tu as envie de te prévaloir ? » Et notre prédicateur aperçut le frère cuisinier du couvent où il était logé, qui passait la nuit à genoux en prières, pour le succès de la mission. C'était lui la véritable cause des merveilles opérées.

M. f., pour vos prêtres, offrez quelques-uns de vos sacrifices, quelques-unes des peines inévitables de vos journées, quelques-unes de vos sueurs. Ce sera une collaboration très efficace pour le recrutement et la sanctification du sacerdoce et pour la fécondité du ministère des prêtres.

III

Enfin, m. f., il est un dernier devoir que vous avez à remplir envers le sacerdoce. Vous donnerez plus que vos aumônes, plus que votre sympathie, plus que vos prières, plus que vos sacrifices : vous donnerez vos *enfants*, si Dieu les appelle à être prêtres, frères, religieuses ; et vous vous donnerez vous-mêmes, joyeusement, chers enfants et jeunes gens, si vous entendez l'appel de Dieu.

Regardez cela *comme un grand honneur et un grand bonheur pour vos familles.*

On se félicite de s'allier, par un mariage, à une famille considérée ; on se vante d'être associé à une affaire prospère ; on est fier d'avoir un cheptel magnifique, nombreux, de belle race, ou d'avoir des récoltes superbes ; on se redresse en passant près d'une maison très réussie, quand on en a été l'entrepreneur ou le maçon. Et toutes ces fiertés sont légitimes. Mais ne croyez-vous pas qu'il y a plus de raisons encore de se féliciter d'avoir donné un prêtre à Dieu et à l'Eglise ?

Mais quand ce prêtre n'aurait vécu que le temps de célébrer une seule messe, songez à ce qu'est une messe pour le ciel, pour le purgatoire, pour la terre ! Et un prêtre, c'est, par an, plus de trois cent soixante messes de plus ! Et dans une vie !...

Comparez le rôle du prêtre avec toutes les autres situations si honorables pourtant. Médecin ? mais le prêtre est médecin des âmes !... Avocat ? mais le prêtre est l'avocat de Dieu et des âmes !... Soldat ? mais le prêtre est le soldat de Dieu et le défenseur des âmes !... Ingénieur ? mais le prêtre construit et répare inlassablement le pont entre le ciel et la terre !... Commerçant ? mais le prêtre est pourvoyeur d'éternité !... Industriel ? mais le prêtre rend non pas cette vie plus confortable, mais la vie éternelle plus facile !... Ambassadeur ? mais le prêtre représente plus que la plus grande nation du monde, il représente Dieu sur la terre !... Prenez toutes les professions honorables, grandissez-les jusqu'au ciel, et vous aurez l'idée du sacerdoce.

Ah ! soyez fiers de donner à l'Eglise des prêtres : c'est *un grand honneur*. Et comme je comprends la parole d'un des maîtres de mon âme, le Père Gratry : « On ne connaît pas le sacerdoce, disait-il. Si on comprenait le prêtre, il y aurait trop de prêtres. »

C'est un honneur, c'est un bonheur aussi. *Un bonheur pour vous.* De tous ses enfants, malgré les apparences, c'est le prêtre qu'une famille perd le moins. Les autres fondent, à leur tour, des foyers et, peu à peu, s'éloignent. « L'amour, a-t-on dit justement, descend, il ne remonte pas. » Les enfants, peu à peu, accaparent l'attention et l'affection. Le prêtre, au contraire, garde à ses parents tout son cœur de chair. Grâce à ce prêtre, les siens sont certains que, tous les matins, leur souvenir sera porté à l'autel, toujours.

Un bonheur pour lui. Sans doute, le sacerdoce comporte de graves soucis, d'austères devoirs, des peines crucifiantes : le bien qu'on voudrait faire et que l'on ne fait pas ; le mal qu'on ne peut empêcher ; une âme qu'on ne peut gagner !... Mais, en revanche, que de joies profondes, totales ! Donner la sainte communion à ses parents ! Ouvrir à l'amour de Dieu des cœurs de petits enfants ! Aider la jeunesse à rester propre et ardente ! Redresser une vie ! Guérir une conscience malade ! Ressusciter une âme morte ! Que de joies ! Quels bonheurs vrais ! Quelle vie enthousiasmante ! Quelle source toujours jaillissante de hautes consolations !

L'abbé Perreyve aimait à citer ces mots : « Le prêtre fait tous les sacrifices, sauf celui du bonheur. » Je suis sûr, m. f., que tous les prêtres qui sont ici pourraient prendre à leur compte, en toute sincérité, la parole que l'on attribue à Bourdaloue mourant : « Mon Dieu, s'écriait-il, je ne sais pas si vous êtes content de moi et j'ai même quelques raisons de penser que vous ne l'avez pas toujours été : mais moi, du moins, Seigneur, je suis parfaitement content de vous. » Oui, m. f., un prêtre, malgré les déceptions et les mécomptes, malgré d'iné-

vitables misères, jouit d'un bonheur aussi complet qu'on puisse raisonnablement le souhaiter ici-bas.

Ah ! vous qui voulez vos enfants heureux et utiles, ne les détournez pas de leur vocation, si Dieu les appelle à son service et au service des âmes !

* *

Mon cher ami, si je n'ai pas trahi ce grand sujet, votre première messe dans cette paroisse sera le point de départ de nouvelles vocations. Et cela de deux manières : votre exemple et mes simples considérations amèneront des réflexions généreuses dans quelques âmes de jeunes ; votre exemple et mon sermon décideront des prières, des sacrifices, des actions pour le recrutement et la sanctification du clergé. Vous allez prier pour cela ; nous allons tous prier pour cela.

Je vous demande, en terminant, de porter à l'autel de votre première messe toutes nos intentions, toutes nos angoisses, tous nos besoins personnels, familiaux, sociaux. N'oubliez aucun des vivants ni aucun des morts.

De notre côté, nous vous soutiendrons de nos prières très affectueuses et très émues.

Vous avez décidé, avec une générosité que j'admire, de renoncer au ministère à Paris, qui présente tout de même certains avantages, pour offrir votre concours à un diocèse particulièrement pauvre en vocations, celui de Limoges. Il me semble que vous étiez prédestiné à cela par autre chose encore que l'origine de votre famille : par votre formation scoute. En effet, S. Martial, le grand convertisseur du Limousin, venu d'Orient, fut, d'après une tradition vénérable, ce jeune homme de l'Evangile qui, au jour de la multiplication des pains, se trouva détenteur de cinq petits pains d'orge et de quelques poissons fumés. Seul dans une foule de plus de cinq mille personnes ! Quel honneur pour vous, fière jeunesse, que l'on traite quelquefois d'imprévoyante ! Eh bien ! mon très cher Jean, dans votre adolescence, comme le futur S. Martial, vous avez fait, je puis en témoigner, de belles provisions pour votre apostolat : science, entraînement à l'effort, exercice du dévouement, apprentissage des œuvres si complexes aujourd'hui. Vous êtes prêt, comme vous avez si souvent répété dans vos rassemblements scouts. Au séminaire, vous avez engrangé de sérieuses connaissances... Comme vous avez bien fait ! Car auprès de vous, comme autour du petit Martial de l'Evangile, se pressent des foules affamées, déçues par des systèmes sans sécurité et des chefs sans mandat. Vous, vous parlerez au nom du Maître qui a les paroles du temps et de l'éternité. Nous allons prier Dieu de multiplier indéfiniment, comme il sait faire, vos provisions, vos réserves : ce que nous amassons, même par des soins attentifs, est tout de même peu de chose si la grâce du Bon Dieu ne vient le multiplier comme il fit pour le jeune Martial.

Que sa bonté merveilleuse agrée aujourd'hui votre généreux apport et que sa grâce toute-puissante le multiplie, pour la plus grande gloire de Dieu, pour le bien des âmes qui vous attendent, pour votre bonheur incomparable et pour la joie et la fierté de vos parents, de vos prêtres, de vos maîtres, de vos camarades, de vos amis, qui vous disent par mes lèvres leurs félicitations et leurs vœux affectueux et confiants !

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XI

ACTION CATHOLIQUE ET ÉCOLE NEUTRE

Volontairement, nous prenons, pour désigner l'école officielle de notre pays, ce qualificatif de « neutre », dont elle aime à se parer. On dit aussi : école « laïque », et ces deux mots sont pris comme synonymes par l'encyclique *Rappresentati in terra* sur l'Education chrétienne de la jeunesse, du regretté Pontife Pie XI.

Nous sommes obligés de constater, comme le fait l'encyclique, que, pratiquement, cette neutralité telle qu'on la désire est irréalisable. A moins de garder le silence sur une foule de notions élémentaires en morale, en histoire, par exemple, on est bien obligé de prendre parti, et il n'y a plus de neutralité.

Seulement, cette école existe. L'Action catholique a-t-elle le droit de s'en désintéresser ? Nous ne le pensons pas, car toute la vie de la société doit être pénétrée de christianisme. Il y a donc là un terrain d'action où l'activité des catholiques peut s'exercer. Qu'il soit délicat de s'y aventurer ne supprime pas le devoir.

I. — *Le danger de l'école neutre*

Prenons-en bien conscience.

Il y a d'abord l'enseignement lui-même. Nous venons de dire qu'il ne pouvait être vraiment neutre. Si, lorsqu'il faut prendre parti, l'éducateur se laisse aller à préférer on ne sait quel matérialisme ou même une philosophie discutable, quel mal cela peut produire sur l'intelligence d'un enfant ! Ou bien celui-ci s'apercevra de la différence qui existe entre l'enseignement de l'école et celui du catéchisme, et il sera troublé, tenté de choisir l'un au détriment de l'autre ; ou bien, n'y voyant aucune opposition, il laissera coexister, en son âme, des notions abstraites de religion, et des jugements concrets sur la vie entièrement païens. Et cette deuxième hypothèse, plus fréquemment réalisée, est encore la plus grave.

Ajoutons qu'au danger de l'enseignement peut s'ajouter celui de la personne du maître. Il faut que l'enfant puisse avoir en son professeur, représentant de sa famille, la plus entière confiance. Le pourra-t-il si c'est un incroyant ? ou si, chrétien, il le sent gêné, réticent, devant certaines affirmations de sa foi ?

Nous ne disons pas qu'il en soit toujours ainsi, mais nous pensons que ce deuxième danger n'est pas illusoire.

Il s'y ajoute enfin celui qui vient des camarades. Dans un pays de convictions mêlées, comme est le nôtre, l'enfant chrétien mis dans une école neutre entre ainsi en contact avec d'autres enfants incroyants ou de famille incroyante. Les conversations de ces derniers, leurs critiques, leurs manières de se comporter, pourront être pour lui occasion de scandale, et sa foi y courra de gros dangers.

Cependant, répétons-le, non seulement ces écoles existent, mais des chrétiens y vont, à tort peut-être, mais le fait est là. Et ce fait est parfois tout simplement la conséquence d'une impossibilité matérielle : lorsqu'il n'y a pas d'école chrétienne à proximité, que faire ?

Sans fléchir sur le principe, l'Eglise, constatant le fait, s'intéresse au sort des enfants qui courent les dangers que nous venons de signaler. Elle le ferait déjà même s'il ne s'agissait que de petits incroyants,

en vertu de sa mission apostolique. A combien plus forte raison se préoccupe-t-elle des petits baptisés qui sont ses enfants !

Et sur ce terrain plus qu'en beaucoup d'autres, puisque nos prêtres ne peuvent pas grand'chose, elle fait appel aux laïcs, à l'action catholique.

II. — *Action extérieure*

La première action, la plus efficace, est évidemment de faire porter tous ses efforts sur la constitution d'un enseignement vraiment chrétien et libre. Non seulement parce qu'ainsi un certain nombre d'enfants pourront trouver l'atmosphère chrétienne à laquelle ils ont droit pour leur instruction, mais aussi parce que l'existence d'une école chrétienne à côté d'une école neutre jouera envers celle-ci le rôle d'une heureuse concurrence, qui l'obligera à surveiller ses méthodes, son recrutement, sa tenue.

Cela ne peut suffire.

Et nous mettrons en premier lieu, ensuite, une action catholique exercée par les élèves eux-mêmes. Que l'âge ne nous paraisse pas une condition d'exclusion : c'est bien toute la chrétienté qui est appelée à témoigner pour le Christ, et des enfants très jeunes peuvent être de magnifiques apôtres. Auprès de leurs camarades, leur action peut s'exercer avec succès, et sans nuire au légitime souci de préparation des examens.

Les parents auront aussi leur mot à dire. Non seulement pour soutenir, défendre leurs propres enfants, ce qui est faire simplement son devoir de chrétien, mais pour mener en commun une action d'ensemble. Une Association de parents d'élèves, par exemple, peut aider beaucoup à transformer ou à maintenir un certain niveau moral dans une école.

Ces parents pourront d'ailleurs se joindre à d'autres catholiques que la question intéresse, et qui veulent agir sur ce point très particulier.

Que pourra être leur action ?

Tout d'abord, prenant appui sur les déclarations de neutralité si souvent affirmées, ils pourront intervenir pour que cette neutralité ne soit pas ouvertement violée, et dans un sens nettement anti-chrétien. Ils essaieront surtout d'obtenir qu'elle soit une attitude d'humilité et de respect qui, loin de nier la possibilité d'un surnaturel, pose au contraire le problème et invite à y réfléchir.

Ils demanderont que rien, ni dans l'enseignement, ni dans l'attitude personnelle des maîtres, ni dans la manière de se conduire des enfants entre eux, ne soit une gêne pour la conscience d'enfants chrétiens forcés d'être là.

Ils seront attentifs à ce que les moments réservés à l'instruction religieuse soit strictement respectés.

Et pour cela, ils chercheront à collaborer avec les éducateurs chargés de leurs enfants, afin que ceux-ci, sentant continuellement autour d'eux la tutelle vigilante des parents, n'oublient pas qu'ils sont seulement leurs délégués.

III. — *Action intérieure*

L'action extérieure peut être très efficace pour parer à une grosse partie des dangers que porte avec soi l'école neutre. Mais on peut souhaiter plus encore, et désirer notamment qu'une action intérieure lui corresponde.

Surtout si l'on constate un deuxième fait : la présence de maîtres chrétiens dans l'enseignement officiel.

Ces maîtres ne pourront pas toujours changer l'atmosphère générale d'une école. Du point de vue recrutement des élèves, notamment, ils sont soumis à des exigences qui les dépassent. De même, ils ne sont pas libres de bâtir à leur choix tel ou tel programme d'examen.

Ils peuvent beaucoup, cependant, et sans manquer aucunement à la loyauté qui les lie à leur employeur.

Il suffit qu'ils s'essayent à donner, dans la pratique, au mot *neutralité* le seul sens par où nous pourrions l'accepter. Autrement dit, qu'ils aient l'attitude qu'aurait un maître chrétien dans une école chrétienne s'il avait devant lui quelques élèves incroyants, ou juifs, ou protestants, ou musulmans.

Nous savons mieux que personne combien la foi est chose libre, que c'est Dieu seul, et pas nous, qui peut convertir, et que Dieu lui-même ne force jamais le sanctuaire intime d'une âme qu'il a créée maîtresse de sa destinée. Et c'est pour cela que nous n'hésiterions pas à dire que seul un chrétien peut être pleinement respectueux des opinions d'autrui, et que, sans paradoxe, c'est à des chrétiens (mais qu'ils le soient pleinement et intelligemment) que devrait faire appel un enseignement qui veut être accessible à tous.

Car seul quelqu'un qui possède la vérité totale et sait cependant de quel prix il a payé cette conquête, peut tout à la fois ne pas imposer aux autres ses convictions et laisser cependant la route toujours ouverte pour de nouvelles recherches.

Si cette action personnelle du maître chrétien dans l'enseignement officiel devient une action voulue, concertée à plusieurs, qu'elle cherche à y gagner d'autres maîtres non chrétiens ou insuffisamment, nous sommes en plein dans la meilleure action catholique.

* *

Encore une fois, nous ne sommes pas là dans le domaine de l'idéal, de la thèse. Nous essayons de considérer le monde tel qu'il vit devant nous, et nous cherchons à prendre les moyens qu'il faut pour le christianiser. Favoriser l'enseignement chrétien reste le devoir primordial ; il ne peut être le seul. Et l'action catholique a le devoir d'être partout présente là où le sort des âmes est en jeu.

EN LISANT

LA T. S. TRINITÉ DANS LA VIE CHRÉTIENNE [1]

A) Considérons la T. S. Trinité telle qu'elle est vécue par les saints sur terre, et

B) Voyons de touchantes manifestations des trois Personnes divines dans quelques vies de saints ; par exemple dans celle d'un apôtre, S. François de Sales ; — puis dans la vie d'une moniale retirée au fond d'un cloître, sainte Thérèse de Jésus ; — enfin chez une mère de famille vivant dans le monde, la Bienh. Anne-Marie Taïgi.

I. — *Les Saints de la terre vivent de la Trinité*

Quelle est l'idée que la plupart des gens, dans les différentes religions, se font d'un saint ? N'est-ce pas celle de quelqu'un qui vit dans l'union avec Dieu ?

Mais il y a plusieurs façons de vivre uni à Dieu. Pour l'être parfaitement, dans l'état actuel de la na-

[1] Extrait de la Lettre pastorale de Mgr Durand, évêque d'Oran, pour le Carême 1928.

ture humaine déchue et relevée, il ne suffit pas des lumières de la raison et de la bonne volonté; il faut passer par les règles que le Bon Dieu lui-même a tracées.

Où se trouvent-elles ? Sur les lèvres de Celui qui, portant avec soi le sceau même de Dieu, les prophéties et les miracles, a parlé au nom de Dieu, N.-S. Jésus-Christ.

Le Fils de Dieu et de la Vierge Marie a révélé l'idéal de toute sainteté : Notre Père des cieux (Mt., v, 48).

Il en a montré la voie : Lui-même (Jo., XIV, 6).

Il en a indiqué le germe : la grâce déposée par le baptême au nom de la T. S. Trinité (Mt., XXVIII, 19).

Jésus en a enfin promulgué la charte : l'amour du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi que du prochain (Mt., XXII, 37-40), partant le renoncement à soi et l'horreur du péché (Mt., XVI, 24 ; XXVI, 41).

Le saint est donc celui qui, amené par le Christ jusqu'à la Trinité, aime comme Elle aime. Le Christ est le trait d'union nécessaire (I Tim., II, 5) du saint avec la Trinité. Dès lors plus le saint adhère au Christ, plus il adhère aux trois Personnes divines.

Le saint de l'ancienne Loi adhérait explicitement au Christ, l'oint du Seigneur, le Messie, l'Emmanuel, et implicitement à la Trinité qui était encore dans la pénombre.

Celui de la nouvelle sait nettement qu'en allant au Christ il va aux trois Personnes divines. Le montre-t-il ? Très ostensiblement, par un signe tout à la fois simple et sublime, *le signe de la Croix*, dont il marque sa personne et ses œuvres.

Comme elle est admirable la religion catholique qui présente à ses enfants toute sa doctrine et tout son code de perfection dans une pensée, la première et la dernière de son Fondateur, la Trinité, et dans un geste, le signe de la Croix !

De fait, toute la révélation tient dans la Trinité, puisqu'Elle seule est la plénitude de l'Etre, d'où tout découle, qui soutient tout, et où tout doit aller. Et la vie de la Trinité dans l'éternité comme dans les créatures est toute évoquée par le signe de la Croix. A son enfant, dont elle veut faire un saint, l'Eglise apprend à dire « *Au nom du Père* » en portant sa main au front pour affirmer que Dieu pense de telle façon qu'il donne naissance à une idée, à un Verbe, le Fils, tiré de sa propre substance. Quand l'enfant dit « *Et du Fils* » et met la main sur la poitrine, il rappelle que Dieu le Fils au jour de l'Annonciation est descendu dans le sein de la Vierge Marie. Puis il dit « *Et du Saint-Esprit* », tandis que sa main va de l'épaule gauche à l'épaule droite. Car le Père et le Fils sont deux principes qui n'en font qu'un : ils s'aiment de telle façon qu'ils n'ont qu'une flamme d'amour ; ils donnent origine au Saint-Esprit.

Pourquoi la main va-t-elle ainsi de gauche à droite ? Pour montrer la ferme volonté de fuir le péché, le côté gauche dont parle le Christ, où il rejettera les pécheurs en révolte contre lui (Mt., XXV, et s.), et le vif désir d'être rangé du côté droit, du côté de la vertu, avec les brebis fidèles au Bon Pasteur à travers tous les sentiers de la vie. Car la croix ainsi tracée sur la poitrine, à l'invocation de la T. S. Trinité, doit être portée par l'enfant de l'Eglise en marche vers la sainteté tous les jours, partout, jusqu'au sommet du Calvaire : le divin Maître l'a dit (Luc, IX, 23).

Le signe de la croix, abrégé de la foi et de la morale chrétienne, est donc bien le symbole de la vie d'union avec la Trinité, que le saint mène dans le Christ. Peu importent les conditions de l'existence, naissance, talents, fortune, honneurs : les tout petits aussi bien que les grands de ce monde ont toujours à leur portée un moyen facile, efficace, de s'unir à Dieu et d'arriver aux degrés les plus élevés de l'amour divin, à la plus haute sainteté, tout près du trône de la Trinité : le signe de la croix.

Aussi Notre sainte Mère l'Eglise arbore-t-elle ce signe partout, au front de ses temples et sur ses autels, dans les chaumières et sur les palais, au bord des chemins et sur les montagnes, au milieu de ses joies comme dans les deuils. Elle veut envelopper tous ses enfants de la pensée de la Trinité qui donne la sainteté, et du Christ qui nous l'a méritée par sa croix, afin que tous vivent dans une union toujours plus intime avec Dieu, se sanctifiant partout et à tout moment davantage.

Suffit-il de faire le signe de la croix pour être un saint, pour vivre, grâce au Christ, uni comme il faut à la Trinité sainte ?

Non, certes ; mais il aide beaucoup à le devenir.

Le signe de la croix ne peut assurément suppléer à l'étude des mystères de la vraie religion. Il excite cependant à toujours mieux connaître Celui qui nous a rachetés au prix de la croix, et en lui tous les dogmes que l'Eglise catholique propose. — Il ne dispense pas non plus de l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise. Mais rappelant la mort du Christ par obéissance à la volonté de son Père, il nous invite à les observer de notre mieux. — Enfin, s'il ne réalise pas la perfection à lui seul, il marque du moins toute la voie des conseils évangéliques qui crucifient la nature et la conduisent à l'union parfaite avec les trois Personnes divines.

Qui comprend bien le signe de la croix et le prouve par ses actes, n'est indifférent à aucune des pratiques recommandées par l'Eglise : oraisons, examens de conscience, rosaire, chemins de croix, prières liturgiques, sacrements surtout et plus encore sainte messe. Pas un saint qui n'ait goûté toutes ces dévotions, et plus que toutes les autres la sainte messe, l'action la plus sublime, puisque c'est l'acte même de l'Homme-Dieu glorifiant la T. S. Trinité, auquel le saint s'associe en se signant souvent de la croix, en chantant à plein cœur les louanges des trois Personnes divines, et en les recevant toutes trois par la sainte communion à l'Humanité du Christ. S'il s'éloigne ensuite de l'autel, ce n'est pas pour longtemps. Il lui tarde en effet de revenir auprès du tabernacle où Jésus rend continuellement hommage à la Trinité sainte. Et si le devoir d'état, — expression sûre de la volonté de Dieu, sa règle suprême, — l'oblige à se retirer encore, du moins reste-t-il uni aux trois Personnes divines auxquelles il rend sans cesse visite, convaincu de leur mystérieuse activité en lui.

C'est le cœur, travaillé par la grâce, qui fait accomplir au saint toutes ces pratiques de piété. Il n'y met pas que les sens ou l'imagination, comme la plupart des musulmans à leurs formules. Aussi le cœur du saint se vide-t-il de plus en plus du *moi* orgueilleux, sensuel, cupide ; et il se laisse clouer toujours plus volontiers par la Trinité sainte à la croix du Christ cachée d'ordinaire sous les petits sacrifices quotidiens, jusqu'à ce que, familiarisé avec l'héroïsme de la vertu, il soit transformé en pur amour de Dieu et du prochain.

L'union parfaite à la Trinité par le Christ fait

donc vraiment les saints parfaits. Chez les uns, l'union est consommée en peu de temps : ce fut le cas de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui parcourut si vite la « voie de l'enfance spirituelle » toute faite d'amour de notre Père des cieux. Mais la plupart du temps c'est l'œuvre d'une assez longue vie !

II. — *La Sainte Trinité dans quelques saints*

Il est incontestable que la Trinité fait les saints sur terre. A certains d'entre eux elle accorde même d'exceptionnelles faveurs. Voyons-en de touchantes manifestations chez quelques-uns ; et tout d'abord chez un successeur des Apôtres.

1° *Dans un apôtre : S. François de Sales*

Les saints vivent de la Trinité. Tous lui sont intimement unis. Tous cependant ne reçoivent pas les mêmes faveurs.

Aux uns ce sont des grâces tout intérieures, dont l'abondance et le prix peuvent fort bien être ignorés des familiers qui vivent avec eux. Témoin sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La plupart de ses sœurs en religion ne se doutaient guère des trésors que la Trinité accumulait dans son cœur, afin qu'elle pût bientôt servir de modèle à l'universalité des « petites âmes » appelées à se sanctifier dans la monotonie de la vie, « sans autre forme d'assistance céleste que les grâces cachées par lesquelles, selon les voies ordinaires de la Providence, Dieu soutient les âmes fidèles », et sans rien faire d'extraordinaire, si ce n'est d'accomplir les actions de tous les jours par amour de Dieu et avec un abandon tout filial entre les mains de notre Père des cieux.

A d'autres la Trinité ne s'est pas contentée d'accorder des faveurs sans éclat extérieur ; elle a daigné se montrer visiblement.

C'est ainsi que S. François de Sales, grand convertisseur d'âmes et thaumaturge, fut aussi gratifié d'une vision des trois Personnes divines.

Ce fut assurément la récompense de magnifiques travaux apostoliques, et un encouragement à de nouvelles œuvres. Il les avait entrepris avec la générosité propre aux âmes toutes pures ; car dès son adolescence il avait fait le vœu de chasteté, et pour le garder plus facilement il avait préféré le sacerdoce aux honneurs du siècle. L'apostolat auprès des protestants, du Chablais surtout, l'absorba tout d'abord. Il écrivit, pour en maintenir le fruit, ses *Controverses*. Puis, en réponse aux pamphlets contre le culte de la croix qu'avait composés et répandus le ministre protestant La Faye, il réunit dans son ouvrage l'*Etendard de la sainte Croix* les textes de l'Ecriture qui expliquent le signe sacré de la Rédemption, et en recommandent l'adoration. N'est-il pas consolant de voir que l'intrépide défenseur du signe qui, résumant toute la doctrine et la perfection chrétienne, symbolise l'union à la Trinité sainte par le Christ, ait eu une vision de cet auguste mystère ? Ce fut le jour de son sacre, le 8 décembre 1602. Dans une extase, dont les assistants eux-mêmes ressentirent le rayonnement le plus suave, François de Sales vit « clairement et distinctement », — ce sont ses expressions, — les trois Personnes divines opérer dans son âme les effets signifiés et causés par les paroles et les actes du prélat consécrateur.

Il n'est dès lors pas étonnant qu'il ait pu chanter avec tant de pénétration et d'enthousiasme dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, — plus beau encore que l'*Introduction à la Vie dévote*, — la vision de la Trinité par les esprits bienheureux.

Mais si son intelligence avait reçu des trois Personnes divines de si vives lumières, son cœur fut encore plus inondé d'amour pour elles et pour leurs créatures. Aux trois Personnes divines il doit d'avoir voulu *tout faire par amour* dans sa vie intime et dans son ministère apostolique (formule qui devait être plus tard si chère à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus), et par la douceur toute surnaturelle de cet amour qu'il a su si bien inculquer à la « Visitation », et qui est restée attachée à son nom, leur gagner toujours plus d'âmes !

2° *Dans une cloîtrée : sainte Thérèse de Jésus*

Les saints vivent de la Trinité ; et dans cette vie d'union avec elle, avons-Nous dit, la Trinité transforme leur cœur en pur amour de Dieu et du prochain.

Qui a mieux décrit les étapes de cette transformation que la grande sainte Thérèse ? Elle ne l'aurait pas fait toutefois avec autant de précision et de sûreté, si elle ne l'avait expérimentée elle-même.

Sainte Thérèse fut l'œuvre de la Trinité, qui, travaillant sur l'intelligence de cristal et la volonté de feu dont elle l'avait dotée, la porta aux sommets de la sainteté. Ses qualités naturelles, il est vrai, faillirent la perdre, quand elle s'adonna à la lecture des romans. Mais, touchée par la grâce, elle y correspondit si bien que peu d'âmes furent plus que la sienne amies de la solitude du cloître, et peu de moniales eurent une vie aussi active à l'extérieur. Mêlant la plus haute contemplation à l'action la plus intense, sans cesser de prier, elle fit des œuvres admirables toutes marquées de son ardent amour de Dieu et du prochain, en particulier des infidèles et des hérétiques. Après avoir réalisé la réforme du Carmel sur l'inspiration de Dieu et avec l'approbation du pape Pie IV, ne fonda-t-elle pas, en dépit de mille obstacles, seize couvents de Carmélites et quatorze monastères de Carmes déchaussés, pour sanctifier les âmes généreuses et obtenir la conversion des pécheurs ?

Elle écrivit aussi. Elle nous montre l'âme portée tout à la fois au recueillement et à plus de patience à l'égard du prochain, après qu'elle a longtemps expié ses infidélités, et pris goût à l'oraison, ou commerce d'amitié (qui sert de trame à toute la spiritualité de sainte Thérèse, tandis que l'humilité fut sa pierre de touche). La volonté est alors unie à Dieu dans une quiétude douce et tranquille [1], quoique l'intelligence, l'imagination et les autres sens intérieurs et extérieurs ne soient pas autant sous l'emprise divine. — Bientôt l'emprise divine s'étend à toutes les facultés intérieures, au point que les distractions ne viennent plus gêner l'union de l'âme avec Dieu [2]. Les sens extérieurs à leur tour sont comme suspendus dans leur exercice, mais par moments seulement [3]. — Enfin l'emprise divine sur

[1] La volonté ressemble alors « à un petit enfant à la mamelle, attaché au sein de sa mère, qui, dans sa tendresse, lui fait couler le lait dans la bouche sans qu'il ait à remuer les lèvres ». (*Chemin de la Perfection*, ch. XXXI).

[2] C'est une transformation de l'âme que sainte Thérèse compare à celle du ver à soie. « Ces petits vers se nourrissent de feuilles de mûrier, filent la soie, en forment des cocons où ils s'enferment et meurent : de chacun des cocons s'échappe un gracieux papillon blanc. Ainsi notre âme, après s'être nourrie de lectures, de prières et de sacrements, se construit sa petite maison, tisse son cocon par le renoncement, meurt à elle-même et devient un gracieux papillon blanc. Image de la merveilleuse transformation qui, par l'oraison d'union, s'opère dans notre âme. Cette âme, qui auparavant avait peur de la croix, se sent pleine de générosité et prête à faire pour Dieu les plus pénibles sacrifices ». (*Château intérieur de l'âme*, V[e] demeure, ch. II).

[3] C'est l'union extatique que sainte Thérèse appelle « fiançailles spirituelles », et qu'elle compare à l'union « de deux flambeaux tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre », ou encore à l'union de la flamme, de la cire et de la mèche, « qui ne forment qu'un seul flambeau, mais qui peuvent également se diviser et subsister séparément. » (*Château intérieur*, VII[e] dem., ch. II). Le ravissement de l'âme est alors si profond qu'il laisse après lui comme une traînée de bonheur. Plus que jamais tout ce qui n'est pas Dieu dégoûte l'âme ; elle se